

Christian Blanc : « Si un accord était trouvé, j'en serais le premier heureux ! »

- Les Nouvelles Calédoniennes 6 Apr 2021
- Propos recueillis par Philippe Minard / ALP Savoir + (1) Les forces des racines kanak (Odile Jacob) 420 pages, 24,90 euros (près de 3 000 francs)

Christian Blanc, chef de la Mission du dialogue pour ramener la paix en Calédonie en 1998. Photo ALP

Pilote de la mission du dialogue qui a ramené la paix en Calédonie en 1988 et permis les accords de Matignon, Christian Blanc livre pour la première fois une réflexion libre et dépassionnée sur la souveraineté calédonienne(1).

Qu'est-ce qui vous a le plus marqué chez Jean-Marie Tjibaou et chez Jacques Lafleur ?

Très probablement leur intelligence. Chez Tjibaou, c'est une intelligence kanak appuyée sur la culture d'une civilisation très ancienne. Quand la colonisation s'est implantée, on a traité les Kanak de sauvages, alors qu'à travers la tradition, leurs coutumes, ils possèdent une véritable intelligence de la vie. Quant à Jacques Lafleur, c'est un homme qui était parfaitement conscient des contradictions qui pouvaient être celles de la France vis-à-vis d'un petit pays si éloigné, comme la Nouvelle-Calédonie. Malgré les liens institutionnels qui pouvaient exister, il savait que cet éloignement était une réalité qui, au fil du siècle de la colonisation, s'était accentuée. Pour les Kanak, la France était aussi loin que les Américains qu'ils avaient vus durant la Seconde Guerre mondiale.



Vous voulez dire que Jacques Lafleur avait conscience que la situation - avec ses inégalités - ne pouvait plus durer ?

Oui, je crois que sa dernière tentative pour stabiliser ce qui avait été un choc, à savoir l'émergence du mouvement indépendantiste et la création du FLNKS, il l'a utilisée avec la nomination de Chirac comme Premier ministre (1986) et la venue de Pons dans le dossier. Mais après la réélection de François Mitterrand en 1988, il a compris qu'il fallait donner du temps au temps, pour essayer d'installer autrement la société calédonienne. Il sentait qu'un accord intelligent devait permettre de tenir compte à la fois de l'exigence d'identité des Kanak et des exigences d'existence et de responsabilité des Européens qui étaient sur ce territoire.

Dans ce livre, vous tenez à rendre hommage et à réhabiliter Edgard Pisani...

C'est exact. Il a été le bouc émissaire des Caldoches pendant quelques années, alors que le compagnon de route du général De Gaulle qu'il était souhaitait ardemment qu'il y ait d'une part la reconnaissance de la souveraineté des natifs kanak, et d'autre part que l'on reconnaisse également les raisons historiques qui avaient amené une population européenne sur le territoire. Il souhaitait aussi que la France puisse avoir un rôle à jouer dans l'émancipation de cette situation. Un rôle qui était d'ailleurs demandé par tous, Caldoches et Kanak.

Quand vous évoquez Michel Rocard vous parlez « d'un frère avec qui vous avez partagé les espoirs d'un monde solidaire ». C'était une utopie ?

Je ne le crois pas... En ce qui concerne la Calédonie, s'il n'y avait pas eu ce tragique assassinat de Jean-Marie Tjibaou et Yeiwéné Yeiwéné, je pense que les choses se seraient passées comme elles avaient été envisagées, c'est-à-dire qu'on serait allés vers une souveraineté kanak, mais avec un rôle très actif et très responsable des Caldoches attachés à la Nouvelle-Calédonie. Je me souviens du désarroi de Jacques Lafleur lors des obsèques de Tjibaou. Il s'est retrouvé seul, car le dispositif établi ensemble, avec Rocard et la mission du dialogue, prévoyait la création des trois provinces, avec Tjibaou pour le Nord, Yeiwéné pour les Îles et lui pour le Sud. Cet assassinat a déséquilibré pour longtemps le processus. Mais pas pour toujours, car je crois beaucoup aux racines. Et quand vous avez une civilisation kanak, la plus ancienne d'Océanie qui, contrairement à d'autres civilisations « indigènes », n'a pas disparu de la planète. On peut penser qu'il y a une force dans cette culture qui fait que tôt ou tard, ils seront en situation d'acquiescer cette souveraineté, voire cette indépendance dont on parle depuis des années. A titre personnel, je pense aujourd'hui que le plus tôt sera le mieux. Je crains qu'un troisième référendum avec une victoire des loyalistes ne nous conduise à retrouver des situations que personne ne souhaite. C'est ce qui m'a conduit, après vingt ans de silence, à écrire ce livre. Il est important de comprendre un passé pas si éloigné pour mieux anticiper l'avenir.

Vous comprenez qu'avec de tels propos vous allez choquer bon nombre de non-indépendantistes ?

Je crois qu'il y a un moment de réalité pour chacun, dans toute vie. Les plus intelligents comprendront sans difficulté et plus particulièrement les plus anciens, les historiques. Je pense aux Broussards, qui sont nerveux dans le propos, mais sont profondément attachés à ce que je viens de dire. Je pense que la population de Nouméa a compris cela depuis un certain temps. Et ceux qui ne sont venus que pour faire des affaires commerciales ou minières, ce sera leur histoire de poursuivre cette vie en Nouvelle-Zélande ou en Australie. Cette souveraineté pourra se faire si l'Etat français prend ses responsabilités. Tant au plan constitutionnel qu'au plan du devenir économique et social. Il y a une richesse potentielle considérable et incroyablement actuelle en Calédonie. Je pense à la flore, je pense aux océans qui permettront le développement d'un centre scientifique très important. La mer de Corail est un des éléments clés de la survie de l'humanité. A la France de comprendre et d'utiliser ce potentiel.

Quelle forme juridique imaginez-vous pour cette souveraineté ?

La souveraineté conduit nécessairement à l'indépendance. Après c'est une affaire de juristes et de constitutionnalistes. La constitution française prévoit très bien ce type de situation et c'est ce qui avait d'ailleurs conduit Edgard Pisani à faire cette proposition au président de la République. Il y a donc la possibilité de le faire dans le respect des hommes.

Le gouvernement français a fait savoir qu'il était ouvert à la discussion pour un nouvel accord. Cela vous inspire quoi ?

Comme vous l'avez compris, mon livre est un récit historique aussi précis que possible, pour essayer d'anticiper l'avenir. Si un accord était trouvé, j'en serais le premier heureux ! Pour le reste, je n'ai aucune espèce d'information et ne souhaite pas en avoir.

Dans le rapport remis à Michel Rocard en 1988, vous indiquiez que « les véritables problèmes étaient intracommunautaires et qu'il fallait protéger les uns et les autres de leurs propres troupes afin qu'ils ne soient pas débordés par les formations extrémistes. » Ce constat est toujours d'actualité, non ?

Oui... Cela veut dire qu'on a beaucoup oublié et cela justifie de rappeler la situation antérieure, où nous avons donné du temps au temps. Du temps à la communauté européenne pour comprendre que la Calédonie ce n'était pas la *dolce vita* pour les uns et l'enfer pour les autres, et du temps à tous les Calédoniens. Quand il a reçu pour la première fois la mission du dialogue, Tjibaou nous a dit « *quand on se coupe un doigt, le sang est toujours rouge, quelle que soit la couleur de sa peau* ». C'est ce qui fait l'unité et la fraternité des hommes. Je me répète, mais si Tjibaou et Yeiwéné n'avaient pas été assassinés, toutes les questions actuelles seraient réglées.

Cela veut dire que dans chaque « camp », la Calédonie est en manque de leader naturel ?

Je suis conscient, d'après ce que j'entends, qu'il n'y a aujourd'hui pas d'équivalent de Tjibaou et de Lafleur... Ce que je sais aussi, c'est qu'à l'époque, l'autorité de Tjibaou n'était pas totalement affirmée et qu'il a fallu qu'il montre de très grandes qualités, et que Lafleur n'a pas pu rester le leader incontesté des Caldoches... Mais il y a aujourd'hui des femmes et des hommes de respect qui peuvent être des influenceurs, et devenir des leaders le moment venu.

A quoi pourrait ressembler, dans sa composition et dans son approche, une mission du dialogue aujourd'hui ?

Franchement, je ne le sais pas. Cette mission particulière ne s'était jamais produite dans l'histoire de notre pays, et il n'y a aucune raison que cela se reproduise demain. A la sortie des accords de Matignon, Fidel Castro a tout de même dit : « Mais c'est un véritable miracle ! ».



Christian Blanc, ici en compagnie de Jean-Marie Tjibaou, salue l'intelligence du leader indépendantiste et celle de Jacques Lafleur. Photo DR